ALMA DE J.-M.G. LE CLEZIO, UN VOYAGE AU PAYS DE L'AGAPE

Alexandra Dărău-Ştefan
PhD. Student, "Babeş-Bolyai" University of Cluj-Napoca

Abstract. The primary meaning of the act of travelling is detaching oneself from the land to which one belongs and moving towards other territories, attractive or, on the contrary, terrifying. But apart from the physical, geographical shifting undertaken by the traveller, from a symbolic point of view, this journey represents the inner road, the spiritual quest of the one who, willingly or compelled, sets off on an adventure. Thus, this trip full of pitfalls may symbolize the road to light, transcendent knowledge and truth. Freed from all the shackles of possession, on his way to God, this hiker becomes an itinerant being, a pilgrim guided by the divine light, a Homo Viator in the marcellian sense of the term. Our analysis aims to accompany the travelling characters of Alma, the penultimate novel bearing Le Clézio's signature, on their way to God, to human fraternity and to Agapè. In order to do this, we will focus our attention on the corporal works of mercy at the heart of which lies, in this novel, the hospitality offered to the pilgrim. By relying mainly on the theological precepts of Saint Thomas Aquinas, as well as on the philosophical statements of Gabriel Marcel or Jacques Derrida, we hope to lead to a new reading of Alma, giving all its weight to charity, the altruistic love that the leclézien text unequivocally preaches.

Keywords : Alma, Le Clézio, journey, otherness, Agapè.

Préliminaires

L'oeuvre de Jean-Marie Gustave Le Clézio est aujourd'hui indissociable des thèmes du voyage et de l'errance. Tourné vers l'ailleurs et l'altérité, incapable de poser définitivement ses bagages, l'écrivain parcourt le monde entier de même que ses personnages. Le voyage est indispensable à son écriture et il l'avoue sans hésitation : « Si je ne voyage plus, je n'écris plus[1]. » Dans son avant-dernier roman *Alma*[2], publié en octobre 2017, le voyage est repérable à deux niveaux différents :

1. Tout premièrement, le voyage physique, géographique, entrepris par le personnage qui erre sur la terre, car ceci est le sort d'un être incomplet, à la recherche d'un bonheur qui semble lui échapper.
2. Deuxièmement, le voyage spirituel du personnage, effectué toujours en marchant. C'est un véritable voyage vers l'amour de charité, car à une lecture attentionnée du texte leclézien nous y découvrirons les sept œuvres de miséricorde corporelle se trouvant au cœur du Christianisme.

Par la suite, notre article se propose de suivre les déplacements physique et spirituel du personnage, en partant d'une grille d'analyse empruntée à la théologie, et en focalisant notre attention sur l'hospitalité donnée au voyageur, l'acte de charité le plus saillant dans le texte. En nous appuyant sur les propos de Thomas d'Aquin, mais aussi sur ceux de Gabriel Marcel et de Jacques Derrida, nous souhaitons aboutir à une lecture nouvelle de l'œuvre leclézienne ayant au centre la charité. Ici, la vente est souvent remplacée par le don, le prêt par l'aumône, l'accaparement par le partage, la vengeance par le pardon, l'égoïsme par l'altruisme, la haine par l'amour. Nous espérons que cette incursion littéraire au pays d'*Alma* s'avérera non seulement une profitable

[1] Jean-Louis Ézine, « Les mille et une île de Le Clézio ». [En ligne]. Mis en ligne le 9 octobre 2008, Bibliobs. Disponible sur : https://bibliobs.nouvelobs.com/romans/20081009.BIB2168/les-mille-et-une-iles-de-le-clezio.html . (Consulté le 17 mai 2018).

[2] Jean-Marie Gustave Le Clézio, *Alma*, Paris, Gallimard, 2017. Dorénavant désigné à l'aide du sigle (*A*), suivi du numéro de la page.

BDD-A29628 © 2019 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:10:36 UTC)

promenade géographique, mais aussi une fructueuse incursion théologique et philosophique à l'intérieur du texte leclézien.

1. Sur la charité et les œuvres de miséricorde corporelle

Agapè, Caritas, Amour de charité, ou Amour de bienveillance, sont tous des termes utilisés pour désigner la plus belle des vertus théologales s'opposant à l'Éros, l'Amour égoïste, l'Amour érotique, l'Amour de concupiscence, sa paire profane, terrestre, romantique. Au cœur de la charité se trouvent les actes de miséricorde, car la bienveillance doit être accompagnée par la bienfaisance pour que cet amour corresponde à la vision biblique, pour qu'il soit véridique et au plaisir de Dieu[3]. Les Pères de l'Église ont longtemps réfléchi sur la problématique de la charité et ont abouti à une riche production livresque, dont peut-être le texte le plus remarquable reste *La Somme théologique*, écrite par Docteur de l'Église Saint Thomas D'Aquin. Pourtant, force est de constater que la charité n'est pas un gisement exclusivement théologique, car elle trouve une place à l'intérieur du système philosophique, sociologique, et même politique. Quant à la charité qui domine les textes lecléziens, elle semble puiser de tous ces systèmes en égale mesure, de la conviction que la bienfaisance est la condition *sine qua non* de l'humanité, idée soulignée par l'auteur lui-même lors d'une interview : « Si nous ne pouvons accueillir celles et ceux qui en ont besoin, si nous ne pouvons accéder à leur demande par charité ou par humanisme, ne pouvons-nous au moins le faire par raison?[4] ».

Pour ce qui est du roman *Alma*, la charité se situe à la lisière entre pratique sociale et religieuse, entre politique et théologique, mais toujours aux centres des préoccupations de l'auteur. Il nous semble que, dans le roman, elle apparaît tout d'abord comme réaction face à la société consumériste, concentrée sur l'accumulation obsessive du capital, une société inhumaine et avide d'avoir au prix de la destruction :

> Dans le monde contemporain, l'histoire ne répartit plus les populations entre factions guerrières. Elle met d'un côté ceux qui, par le hasard de leur situation géographique, par leur puissance économique acquise au long des siècles, par leurs expériences, connaissent les bienfaits de la paix et de la prospérité. Et de l'autre, les peuples qui sont en manque de tout, mais surtout de démocratie. […] Car les situations que fuient ces déshérités, ce sont les nations riches qui les ont créées. Par la conquête violente des colonies, puis après l'indépendance, en soutenant les tyrannies, et enfin aux temps contemporains, en fomentant des guerres à outrances dans lesquelles la vie des uns ne vaut rien, quand la vie des autres est un précieux trésor[5].

Dans ce monde absurde où certains détiennent tout, il ne reste aux autres que de ne rien détenir. Les seules alternatives que l'homme puisse envisager face à cette société sont la colère, la haine et la révolte d'un côté ou bien l'acceptation, le pardon et l'amour de charité, de l'autre. Le Clézio choisit la dernière :

> L'amour et la colère, ça n'a rien à voir. La colère c'est le manque de contrôle de soi, c'est donc céder à une facilité destructrice, autodestructrice, et l'amour c'est au contraire, c'est diriger vers les autres, c'est cesser d'être le centre du

[3] Les six premières œuvres de Miséricorde corporelle sont énumérées par l'apôtre évangéliste Mathieu dans la Parabole du Jugement des nations par le Fils de l'homme (Mathieu 25, 31-46, p. 983) : « Alors le roi dira à ceux qui seront à la droite : Venez, vous qui êtes bénis de mon Père ; prenez possession du royaume qui vous a été préparé dès la fondation du monde. Car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire ; j'étais étranger, et vous m'avez recueilli ; j'étais nu, et vous m'avez vêtu ; j'étais malade, et vous m'avez visité ; j'étais en prison, et vous êtes venus vers moi. » De ce discours résultent alors les six œuvres de miséricorde qu'on attribue à la parole du Seigneur, auxquelles on ajoute la septième et dernière œuvre, qui demande d'ensevelir les morts, et qui a été ratifiée en 1220 par la collection canonique de Raymond de Peñafort.

[4] Mariel Bluteau, « „Comment pouvons-nous les renvoyer à la mort?" Le vibrant plaidoyer de Le Clézio pour les migrants ». [Émission radio] [En ligne]. Difusée le 5 octobre 2017, France Inter. Disponible sur : https://www.franceinter.fr/culture/quand-jean-marie-gustave-le-clezio-lit-un-texte-inedit-sur-france-inter. (Consulté le 14 octobre 2018).

[5] *Ibid.*

BDD-A29628 © 2019 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:10:36 UTC)

monde, c'est accepter que l'autre vous envahisse et entre en vous et vous transforme et j'ai passé ma vie à être transformé par l'amour[6].

Alma parle des biens que les uns possèdent abondamment et dont les autres sont dépourvus, de ce monde paradoxal, fait de discordances, qui semble rejeter incessamment les misérables en marge de l'humanité, en creusant toujours plus, toujours plus profondément l'abîme où ceux-ci se trouvent. Par le truchement de ce texte, Le Clézio écrit au monde pour faire connaître son souci de l'homme et de la Terre que celui-ci habite, son souci du manque de l'humanité des actions des sociétés occidentales, indifférentes à la pauvreté des aborigènes et à la destruction de la nature. Le Clézio décrit l'île Maurice post-colonialiste dans ces termes:

> Alma, Alma mater, dit papa pour rire, il dit souvent que les sucreries à Maurice sont pareilles à de grosses truies qui allaitent beaucoup de petits cochons roses, parce que les actionnaires sont tous des Blancs avec la peau bien rose, et chaque petit cochon tète goulûment les mamelles de la maman truie, ils boivent son lait jusqu'à ce qu'ils n'en puissent plus, bien gras et repus, et ils s'endorment à côté de leur mère et leur mère s'épuise et maigrit à les nourrir. Et pendant ce temps, les ouvriers n'ont que des miettes, les gouttes du lait de la truie, ils regardent le spectacle de la porcherie, la bouche sèche et les mains crispés de colère, eux tout noirs et affamés, ils regardent ces jolis petits cochons roses qui dorment contre leur mère, la bouche entrouverte par où coule un filet de lait. (*A*, 66-67).

« Ayant assimilé le système de communisme primordial que pratiquent les Amérindiens[7], ainsi que leur profond dégoût pour l'autorité[8] », pour l'avarice, pour l'entassement obsessif d'argent et de richesses, et pour toutes les iniquités commises dans ce monde de « l'avoir », Le Clézio opère un transfert conceptuel et imbibe son univers auctorial de ces valeurs. Il forge des communautés utopiques, telle la communauté du peuple « arc-en-ciel » de Campos décrite dans *Ourania*[9], ou celle de l'Arche dépeinte dans *Alma*, par l'intermédiaire desquelles il enseigne des valeurs telles l'égalité, l'humilité, le partage, la modération dans la consommation, la bienveillance ou bien la bienfaisance. En ce qui suit, nous nous proposons de demeurer sur l'analyse littéraire, car la charité est aussi une remarquable ressource proprement littéraire et surtout romanesque, qui peut être multiplement décomposée et abondamment exploitée. Le roman regorge de personnages et d'évènements d'inspiration biblique, empreints de l'amour de charité. Ici, tout parle de la fraternité humaine, tandis que l'incidence élevée des mots « frère », « sœur », « famille » et « peuple » ne fait que la renforcer : « Peut-être sommes-nous *frères* et *sœurs*, je ne le sais pas encore. » (*A*, 206), « Père Antoine dit que nous sommes *enn sel pep'*, les hommes et les femmes, ici, et là-bas. Que nous allons faire la paix. » (*A*, 183), ou bien « Et tout le monde dans la salle doit faire un signe de la main et sourire aussi pour lui dire bonjour, parce que nous sommes *frères* et *sœurs*, c'est la grande *famille des SDF*, des clochards sans frontières[10]. » (*A*, 204).

Dominique Felsen, alias Dodo, « the admirable Hobo », est un personnage créé à l'image de son démiurge dont il partage la vision humaniste du monde, son immense curiosité, ainsi que son

[6] Nicolas Demorand, « Jean-Marie Gustave Le Clézio : „J'ai commencé ce livre il y a 30 ans, en lisant les listes de baptêmes d'esclaves" ». [Émission radio] [En ligne]. Difusée le 5 octobre 2017, France Inter. Disponible sur : https://www.franceinter.fr/emissions/l-invite-de-8h20/l-invite-de-8h20-05-octobre-2017. (Consulté le 7 décembre 2017).

[7] Entre 1970 et 1974, Le Clézio partage la vie des Indiens Embéras et Waunanas dans la forêt du Darien panaméen. Cette expérience s'avérera capitale pour son devenir d'homme et d'écrivain, car d'elle naîtront trois textes décrivant des épisodes inspirés par l'initiation à la pensée chamanique amérindienne. Il s'agit de deux essais, *Haï* (1971) et *Mydriase* (1973), et d'un roman, *Au pays d'Iwa*, annoncé chez Gallimard, mais plus tard retiré par l'auteur, dont seulement quelques extraits seront publiés dans la revue *Les Cahiers du chemin* en 1973.

[8] Jean-Marie Gustave Le Clézio, « Dans la forêt des paradoxes », Discours de l'auteur à l'occasion de la cérémonie de remise du Prix Nobel de Littérature 2008. [En ligne]. Mise en ligne le 7 décembre 2008. Disponible sur: https://www.nobelprize.org/prizes/literature/2008/clezio/25795-jean-marie-gustave-le-clezio-conference-nobel/. (Consulté le 14 octobre 2018).

[9] Jean-Marie Gustave Le Clézio, *Ourania*, Paris, Gallimard, 2006.

[10] C'est nous qui soulignons dans le texte les mots appartenant au champ lexical de la famille.

BDD-A29628 © 2019 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:10:36 UTC)

amour sans fond pour l'Autre et les Ailleurs géographiques : « Là-bas – en parlant de l'île Maurice – c'est trop petit. Il faut connaître le monde. [Je] crois que tous les humains doivent partir un jour, et marcher droit devant eux pour rencontrer ceux qu'ils ne connaissent pas. » (*A*, 250).

2. De l'île à la ville et de la ville à l'île. Un voyage impérieux

Qu'il soit rejeté ou qu'il choisisse de s'auto-exiler, le héros est assez souvent un étranger, aussi bien qu'une étrange apparition aux yeux des autochtones, mal connu, incompris, méprisé ou haï, dans son pays aussi bien qu'ailleurs. Cible des moqueries et des tortures des mauriciens, Dominique est forcé de quitter l'île pour s'installer en France. Son péché ? Son étrangeté. Sa singularité saisissante, ses lèvres, ses pommettes, sa peau, rongées par la maladie dont il souffre et qui le fait toucher les plus profonds abysses de l'existence humaine.

Que peut-il attendre des autres, lui qui est le descendant de la branche moquée de la famille, appauvrie, déshonorante, lui, le lépreux défiguré par la maladie que lui transmet Zobeide, la prostituée, pendant son adolescence? Peut-il attendre aussi du respect, de l'amitié, de la solidarité, ou bien seulement de la violence comme de la part des six jeunes mauriciens qui l'attaquent avec des battes de cricket dans le cimetière où gisent ses parents? Que peut-il attendre des voyous qui se procurent de la satisfaction par un acte à la fois barbare et profondément injuste? « Les gens n'aiment pas être heureux, ils aiment être heureux pour écraser les autres[11]. », écrivait Le Clézio, il y a plus de 40 ans, dans son roman *Les Géants*. Avant de connaître la charité, Dodo se heurte à son envers, à la malveillance et à la haine, en nous faisant penser aux propos de Schopenhauer : « La méchanceté et la cruauté au rebours, font des souffrances et des douleurs d'autrui leur but propre : atteindre ce but, voilà leur joie. » (Schopenhauer 1879, 136). Mais il existe aussi, chez Le Clézio, des personnages opposés qui refusent de lutter contre les indignes, qui acceptent de tourner l'autre joue, en reconnaissant leur unique salvation dans la résignation, l'humilité et l'amour, car « [s]i tu insultes, c'est sur toi-même que tu craches. Laisse-les. Ignore-les. Efface-les. Facile à faire, juste ferme les yeux, ferme la bouche, ils s'effacent dans le noir. » (*A*, 17), comme disait Dodo.

Notre personnage finit par être exilé de l'île Maurice, mais ce geste constitue, paradoxalement, l'ultime épreuve d'amour dont le curé et les infirmières puissent être capables envers sa personne. Ils l'envoient en France pour qu'il devienne « l'ambassadeur de tous les clochards », « the admirable hobo » (*A*, 163), le prophète des truands. Par ce faire, ils lui offrent l'adhésion à un groupe, fait qui dégage de l'humanité, de la bienveillance, et encore plus, car nous reconnaîtrons dans leur acte la présence de l'*Agapè*.

Jérémie Felsen, descendant de la branche noble de la famille, fait le chemin inverse et voyage de Paris à l'île afin de trouver la pièce manquante et de reconstituer le puzzle de son histoire familiale, et parallèlement l'histoire du fameux dronte, le *Raphus cucullatus*. L'oiseau mythique de l'île y avait régné avant l'arrivée de l'homme qui a méthodiquement détruit son habitat pour planter la canne à sucre, et qui, par ce faire, a conduit à son extinction. Le dodo est une figure tragi-comique dans le roman, « un oiseau un peu ridicule et en même temps touchant[12] », qui souffre de solitude et se laisse mourir de faim. Jérémie Felsen, qui voyage à l'île pour faire le constat d'une société décadente, appauvrie et déchue à cause des exploitations diverses (économique, touristique, sexuelle), porte un prénom biblique symbolique, celui du prophète douloureux emmené de force en exil[13]. Cela suggère que le destin tracé pour Jérémie aurait pu être celui de Dominique, son parent, et *vice-versa*, qu'ils portent gravée en eux l'histoire de leurs ancêtres, qu'ils ne doivent leur statut qu'au seul hasard :

[11] Jean-Marie Gustave Le Clézio, *Les Géants*, Paris, Gallimard, 1973, p. 162.
[12] Nicolas Demorand, *op. cit.*
[13] François Bonfils, *Dictionnaire des personnages de la Bible*, Paris, Librio, Série « Mémo », 2006, p. 59.

BDD-A29628 © 2019 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:10:36 UTC)

Je pense que nous n'avons pas qu'une seule vie, nous avons plusieurs vies, nous sommes plusieurs. J'ai envie d'écrire ça, ce sentiment d'être plusieurs, d'être ce qu'on a été, ce qu'on sera, ce qu'on est, et ce devant quoi en est, changer de pôles, changer de mémoire justement, changer d'histoire[14].

Dominique et Jérémie voyagent dans le monde, en donnant et en recevant la charité, en complétant le tableau des sept actes de miséricorde corporelle, tels qu'ils sont décrits par les études religieuses. L'hospitalité nous semble un des plus saillants actes dans le roman, que nous nous donnons pour but de passer au crible dans la dernière partie de l'article.

3. L'hospitalité donnée au voyageur

L'hospitalité se définit comme la capacité d'ouvrir sa porte à tout passant en manque d'abri, en montrant, par ce faire, la maîtrise confiante du chez-soi. Partout dans le monde et dans beaucoup de religions, l'hôte est reçu et respecté en tant que l'envoyé de Dieu, ou bien Dieu lui-même. Dans la Sainte Écriture, Abraham donne le plus fameux exemple d'hospitalité lorsqu'il reçoit une visite de Dieu en accueillant des étrangers inconnus. Plus tard, la Loi et les Prophètes considèrent l'hospitalité comme un devoir pour tous ceux qui veulent être reçus par Dieu dans ses demeures éternelles. (Dreuille 2006, 67).

Dans *Alma*, notre mendiant arrive à trouver de la bienveillance dans la personne de l'Autre, à être chaleureusement accueilli plusieurs fois dans le roman. Un tel épisode a lieu quand Dodo, forcé de quitter la ville de Paris, accompagné par son ami Béchir et la fille aux cheveux bleus, arrivent au village des Barbus, une communauté utopique appelé l'Arche, semblable à celle du peuple arc-en-ciel présenté dans le roman *Ourania* : « [Ce] sont des hommes, des femmes, des enfants, pas des Gitans comme à la porte de Paris, ils sont habillés en blanc, ils ont les cheveux longs. » (*A*, 297). Ici, les voyageurs sont accueillis d'une façon civile :

Un jeune homme barbu vient vers nous, il nous dit : « Soyez les bienvenus à l'Arche, je m'appelle Jonas. » Il embrasse Béchir, il embrasse la jeune fille aux cheveux bleus, je vois qu'il lui sourit. [...]: « On nous sert à manger, du riz et de la viande de mouton, et du thé d'orge. C'est bon. Ensuite on nous donne des matelas avec de la paille […]. (*A*, 297).

Il n'est peut-être pas fortuit si celui qui accueille les voyageurs s'appelle Jonas, en rappelant le personnage biblique qui, tardant à obéir aux commandements divins, est jeté dans la mer, avalé par un poisson et recraché sur la rive trois jours plus tard. Il est vraisemblablement un autre voyageur, un hôte venu pour y rester, devenu le serviteur du Grand-père, la personne qui dirige l'Arche :

Grand-père est habillé lui aussi tout en blanc, avec un pantalon large et une chemise longue sans boutons, il est pieds nus dans les sandales de corde. […] Il m'embrasse et il me serre dans ses bras, il n'a pas peur de mon visage. […] Il dit : « Je t'attends, sois le bienvenu. » […] Il dit encore une fois : « Bienvenus, vous êtes tous les bienvenus à l'Arche. » (*A*, 298-299).

L'expérience de la pure hospitalité, remarque Derrida, doit partir de rien ; le comportement de l'accueillant vis-à-vis de l'accueilli ne doit pas être dicté ou programmé par des règles qu'on applique mécaniquement, tandis que le langage doit être poétique, il doit se réinventer pour chaque individu, car chaque individu est unique dans son genre (Derrida 1999, 113). S'adresser à l'Autre dans sa singularité, son unicité, son ipséité, est aussi le précepte du Grand-Père dans *Alma*, qui traite

[14] Laure Adler, « Les paradis perdus de J.-M.G. Le Clézio. » [Émission radio] [En ligne]. Difusée le 18 octobre 2017, France Inter. Disponible sur : https://www.franceinter.fr/emissions/l-heure-bleue/l-heure-bleue-18-decembre-2017 . (Consulté le 3 janvier 2018).

BDD-A29628 © 2019 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:10:36 UTC)

avec aménité tous ceux qu'il accueille. Le lecteur a accès à la scène du baiser de charité que donne le maître au lépreux, à son accueil chaleureux, au grand étonnement de celui-ci : « Il m'embrasse et il me serre dans ses bras, il n'a pas peur de mon visage. […] Il dit : " je t'attends, sois le bienvenu. " Je ne sais pas pourquoi il dit ça, personne ne parle jamais de moi à personne, personne ne sait qui je suis. » (*A*, 298-299). L'hospitalité s'adresse ici inconditionnellement, selon le slogan « entre et sois le bienvenu, toi que je ne connais pas », et illustrant la loi de l'hospitalité illimitée dont parle Derrida : « donner à l'arrivant tout son chez soi et son soi, lui donner son propre, notre propre, sans lui demander ni son nom, ni contrepartie, ni de remplir la moindre condition. » (Dufourmantelle, Derrida 1997, 73).

En partant de la racine latine du mot hospitalité, *hostis,* qui signifie à la fois « hôte » (« invité » et « invitant ») et « ennemi », Derrida crée le néologisme hosti-pitalité, soulignant ainsi la nature changeante des relations humaines. L'accueilli peut, à tout moment, se métamorphoser en ennemi, en transformant ainsi l'affabilité que l'accueillant montre au tout début à son égard en hostilité et en rudesse. Dans les communautés utopiques de Le Clézio, de tels étrangers font parfois irruption. Ils s'opposent, pourtant, à une masse complaisante prédominante, hétéroclite, étrange, parfois même effrayante, mais toujours bienveillante. Dans *Alma*, le vilain s'introduit dans la communauté de l'Arche afin de s'échapper des autorités, Béchir, l'ami de Dodo, s'en rend vite compte : « " Ici c'est mauvais, il y a un voleur, il veut griller un mouton, pour faire un méchoui. […] Je le connais, c'est un taulard qui se cache chez les Barbus pour échapper à la police, pour coucher avec les filles, il s'en fout du vieil homme et de son Arche." » (*A*, 300). Et comme le voyage est lié plutôt à l'accommodation qu'à l'intégration dans un groupe, le lendemain, après avoir mangé, bu, et dormi, les deux hommes reprennent la route.

Ce qu'il faut noter ici, c'est que cet épisode est inspiré par la vie réelle de l'écrivain, par le voyage entrepris dans sa jeunesse à côté d'un de ses amis :

> Oui, j'aime bien l'amitié comme celle-là, l'amitié sur les routes, ça me plait bien. J'ai mis un petit peu de moi-même parce qu'avec un ami, nous n'étions pas de vagabonds, mais à un point de notre vie où nous avons eu envie de partir sur les routes et nous avons terminé chez Lanza del Vasto[15], nous avons fait un petit séjour chez Lanza del Vasto et je crois que j'ai beaucoup appris de ce petit séjour. Qu'on pouvait vivre autrement, qu'on pouvait vivre en marche, que c'était possible de n'être pas comme tout le monde, de s'habiller avec de la laine écrue et de maudire les avions qui passent et d'avoir un sourire bienveillant surtout et d'accueillir tout, d'accueillir tout le monde, y compris les délinquants[16].

À l'époque, la ville d'Avignon accueillait beaucoup de repris de justice, et cette ville n'était pas loin de chez Lanza del Vasto. Dans les montagnes qui sont proches d'Avignon, il existe des habitats troglodytes où ces gens-là se cachaient, et ils étaient accueillis par Lanza del Vasto, quoi qu'ils aient fait. Il y avait des meurtriers, des voleurs, des repris de justice, des gens qui passaient leur vie ensemble à l'intérieur de cette communauté, et le fait d'aider tous ces gens-là sans exception et sans juger, leur offrir l'amour inconditionné a beaucoup impressionné Le Clézio. S'il est lui-même un étonnant voyageur, ses personnages sont inséparables de la route, des vrais *Homo Viator* qui voyagent et qui racontent leur vie, en devenant, par ce faire, des *Homo Fabulator* accomplis.

[15] Lanza del Vasto est le pseudonyme d'un philosophe italien, disciple chrétien de Gandhi. Il a été le fondateur des Communautés de l'Arche, axées sur la vie intérieure et la non-violence active. Écrivain et poète de langue française, il a été également sculpteur, dessinateur et musicien. En tant que conférencier international, il s'engagea dans de nombreuses actions en faveur de la paix.
[16] Laure Adler, *op. cit.*

BDD-A29628 © 2019 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:10:36 UTC)

3.1. Le *Homo Viator*[17]

« Un homme qui ne cheminerait plus, ne serait plus du tout un homme. » (Marcel 1997, 129), affirme Gabriel Marcel ; « Si ne voyage plus, je n'écris plus[18] », explique Le Clézio ; « Je sais que je marche pour ne pas dormir, pour rester vivant, pour respirer. Si je m'arrête, je suis mort. » (*A*, 258), révèle Dodo. Il en découle que l'expérience du voyage est nécessaire à tout être humain, car garder sa condition itinérante signifie, pour les uns, garder leur statut d'homme ou d'écrivain, en d'autres mots, se soustraire à la mort spirituelle, et pour les autres, s'échapper à la mort physique.

L'avant-propos de *Homo Viator* s'ouvre par cette même phrase : « Peut-être un ordre terrestre stable ne peut-il être instauré que si l'homme garde une conscience aigüe de sa condition itinérante. » (Marcel 1944, 5). Dodo, qui n'est assurément pas un simple clodo, le sait aussi : « " Là-bas c'est trop petit. Il faut connaître le monde. [Je] crois que tous les humains doivent partir un jour, et marcher droit devant eux pour rencontrer ceux qu'ils ne connaissent pas. " » (*A*, 250). Lors de son voyage, Dominique entre en contact avec une grande variété de gens, des acteurs de la charité (tels le prêtre, la religieuse, la sœur de charité, l'infirmière, le médecin), mais aussi avec un nombre impressionnant d'indigents qui façonnent sa personnalité et l'aident à devenir ce qu'il est. Au contact des Autres, Dodo finit par se retrouver lui-même.

Dépaysement, déracinement, malaise, mal de pays, manques, peines, sacrifices, sont des vocables appartenant au champ sémantique de la pérégrination. Ce qui importe à la fin du voyage, ce n'est pas le fait d'être arrivé à l'endroit sacré recherché, à l'endroit physique, matériel, mais d'être arrivé à soi-même, à l'humilité, à l'amour, à l'*Agapè*. Chemin faisant, l'homme subit un procès de purification à travers lequel il se détache de soi-même, se déshabillant de l'amour propre, de la malveillance et de la haine, et retourne à soi-même en tant que homme meilleur, car « l'amour vrai, profond, est surtout un dépassement, une négation de [l']égoïsme ou de [l']intérêt personnel ». (Bopp 1967, 223). Dodo ne le fait pas toujours d'une manière consciente ou partant d'une ambition propre, pourtant, cela ne diminue en rien la grandeur de son ascèse.

> La charité de la route (via) peut être augmentée. En effet, si nous sommes appelés voyageurs (viatores), c'est parce que nous sommes en marche vers Dieu, qui est le terme final de notre béatitude. Sur le chemin nous progressons d'autant plus que nous nous rapprochons davantage de Dieu, dont on ne s'approche pas par une marche du corps, mais par les affections de l'âme. (D'Aquin 1985, 178).

La charité de la route devient manifeste dans la personne de Dominique qui répand l'amour de don autour de soi, en le transmettant à ses semblables : « La nuit, je ne dors pas, je reste assis les yeux ouverts pendant que Béchir ronfle, ça le rassure, je suis son chien de garde. » (*A*, 254). Il agit de la même façon en présence de la fille aux cheveux bleus qu'il essaie de protéger contre les périls de la rue : « le jour elle marche près de moi, à mon pas, à grandes enjambées, […], et le soir quand je m'arrête au carrefour des autoroutes, près de la porte de l'Est, elle s'assied à côté de moi et elle pose sa tête sur mon épaule pour dormir, et moi je ne bouge pas, je respire doucement, elle sent bon. » (*A*, 259).

Défenseur ardent des immigrés et des droits de l'homme, Le Clézio croit en notre devoir de lutter pour les moins fortunés : « La vérité, c'est que chaque drame de la migration en provenance des pays pauvres pose la question […] de la responsabilité. [La] responsabilité, ce n'est pas une vague notion philosophique, c'est une réalité[19]. » Ses personnages sont hantés, à leur tour, par cette préoccupation humanitaire, voire religieuse, en inscrivant leur démiurge dans la ligne de pensée lévinasienne : « La rencontre d'Autrui est d'emblée ma responsabilité pour lui. La responsabilité pour le prochain qui est, sans doute, le nom sévère de ce qu'on appelle l'amour du prochain, amour

[17] Nous devons le syntagme *Homo Viator*, tel qu'il est compris aujourd'hui, à Gabriel Marcel, philosophe remarquable de l'existentialisme chrétien du XXe siècle.
[18] Jean-Louis Ézine, *op.cit.*
[19] Mariel Bluteau, *op. cit.*

BDD-A29628 © 2019 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:10:36 UTC)

sans Éros, charité, amour où le moment éthique domine le moment passionnel, amour sans concupiscence. » (Lévinas 1991, 252).

Qu'est-ce qui pourrait être plus touchant que le regard d'un truand sur un autre, la bienfaisance qu'il manifeste vis-à-vis de son prochain, la charité qui l'anime et qui le pousse à veiller sur son semblable inconditionnellement ? « Qui le croirait ? au comble de la misère, un pauvre trouve encore le moyen de donner, il se complaît à donner ; il donne quoi ? [Il] donne son temps, ses soins, à d'autres malheureux. » (De Gérando 1989, 97), ou plus encore « Dites : quel prix ont les dons, les sacrifices dans des situations semblables ! Céleste charité, de quel éclat tu brilles, quand tu viens créer encore de la sorte une puissance d'être utile […] et faire mentir l'axiome qu'on ne donne point quand on n'a pas ! » (*Idem*, 99), s'exclame De Gérando.

Pauper et peregrinus, pauvre et pèlerin, était l'expression médiévale utilisée pour qualifier cette idée de dépouillement nécessaire au pèlerinage, métaphore de l'ascèse intérieure. Le fait de ne rien posséder constitue la spécificité du personnage leclézien, qui ne contourne pas notre héros. Si au Moyen Âge, le voyageur avait un seul bagage modeste, adapté au strict nécessaire, Dodo et Béchir, possèdent chacun un sac avec très peu d'objets, fait qui les distingue des truands :

> Nous n'avons pas de valises. À Paris, les clodos ont beaucoup de bagages, des valises pleines de frusques et de mégots, et tout ce qu'ils transportent, mais moi et Béchir nous n'en avons pas besoin. Juste le sac Kestrel de Vicky, et l'Algérien un sac à dos d'écolier, noir et un peu sale, c'est pourquoi nous ne ressemblons pas à des clochards. Pas des clodos, pas des mendigots, simplement des voyageurs de train, des voyageurs sans bagages. (*A*, 253).

La marche constitue un autre trait distinctif : « Moi je sais marcher, c'est ce que je fais de mieux. Eux, les clochards, les SDF ils ne savent pas marcher. » (*A*, 248). La marche de Dodo n'est pas une errance, mais une itinérance, une progression chargée de sens, une métamorphose qui commence par la purification du corps et de l'esprit, car l'ascèse de la marche agit sur les deux dimensions. Le pèlerin est libéré des toxines aussi bien que des soucis, et cette épuration débouche sur l'établissement d'une connexion entre la terre et le ciel, entre lui-même et la divinité. Le *Homo viator* ne doit aucunement être assimilé avec sa variante négative, le *Homo Errans*, avertit Bréda, car celui-ci erre dans le monde sans but précis, sans être guidé par la lumière divine, sans subir l'épanouissement spirituel que subit son double, voyageur par excellence, pèlerin accompli[20]. (Breda 2015, 113).

La ville de Nice n'est pas seulement la destination finale que Dodo gagne, mais aussi un chez-soi, et plus encore, un « endroit ou pé mouri » (*A*, 324), motif tant de fois repris dans le roman. Ce qu'il cherche dans cette ville, dans ce pays devenu sien, c'est l'hospitalité dernière, l'hospitalité totale que seule la mort peut lui offrir.

3.2. Le *Homo Fabulator*[21]

Le jeu ininterrompu d'identités que le personnage joue entre « je suis » et « je ne suis pas » débouchera sur l'assumation finale de son statut. Dodo se construit une identité, il s'efforce à donner un sens à sa vie, à trouver une cohésion là où il ne semble pas y en avoir une. Il essaie de trouver sa place dans la société, animé par « une volonté de s'extraire de la confusion environnante

[20] „Într-un mod evident, *Homo Viator* (*Omul Călător*) nu este identic cu varianta negativă a propriei imagini, cu *Homo Errans* (Omul Rătăcitor), cu Vagabondul existențial care trece prin lume și prin existență fără vreo orientare teleologică precisă, fără vreo țintă de atins sau și fără vreo investire spirituală bine conturată." (« D'une manière évidente, *Homo Viator* (L'Homme Voyageur) n'est pas identique à la variante négative de sa propre image, à *Homo Errans* (L'Homme Errant), au Vagabond existentiel qui passe dans le monde et dans l'existence sans une orientation téléologique précise, sans une cible à atteindre ou sans un investissement spirituel bien contouré. » Notre traduction).

[21] En ce début du XXIe siècle, le syntagme *Homo Fabulator* a été rendu populaire par la littérature de spécialité, dont peut-être l'ouvrage le plus important est Jean Molino, Raphaël Lafhail Molino, *Homo fabulator, théorie et analyse du récit*, Arles, Actes Sud, Montreal, Leméac, 2003.

BDD-A29628 © 2019 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:10:36 UTC)

pour tenter d'éclairer la complexité de sa condition humaine[22]. » Il y a une rupture entre la réalité du dedans et la réalité du dehors, fait qui nourrit l'être d'une tension interne incessante. Voilà le discours interne de Dominique, épreuve des tourments qui le hantent, du déchirement constant provoqué par le changement de son statut :

« Mais moi *je ne suis pas* Fe'sen, pas Coup de ros. Je *suis* Dodo, c'est tout. » (*A*, 18-19), « Pour eux, *je suis* un clochard, un vieux débris mal habillé avec des souliers trop grands pour ses pieds et des ficelles à la place des lacets. » (*A*, 46), « *Je ne suis pas* un monstre. » (*A*, 48), « *Je suis* le dernier Fe'sen, ils sont tous morts, fin morts, les Fe'sen, tous enterrés au cimetière Saint-Jean. […] mais moi je n'ai pas ma place, les cimetières sont pleins, il n'y a pas de place pour un monstre, il faut me brûler. » (*A*, 49), « […] les bons à rien et les mendiants comme moi traînent et s'asseyent où ils peuvent. » (*A*, 50), « Ici, personne ne fait attention à moi. *Je suis* de la même matière que les maisons délabrées, que les carrosseries rouillées des camions. » (*A*, 51), « Les gens d'Alma ne me connaissent pas. Ils croient que *je suis* un vagabond. » (*A*, 53), « Je m'appelle Dominique Fe'sen. » (*A*, 77), « Moi *je suis* un clochard, c'est ce qu'ils racontent. » (*A*, 129), *« Je suis* le dernier à porter ce nom. » (*A*, 132), « […] *je ne suis pas* un clochard, je suis Dodo, Dodo Fe'sen, pas un clochard, pas un vagabond, […] mon papa est juge, ma maman s'appelle Rani Laros, c'est une grande chanteuse. » (*A*, 151), « Moi aussi *je suis* du bout du monde, *je suis* un ambassadeur ! » (*A*, 182), « *Je ne suis pas* un clochard, *je suis* Dodo, Dodo Fe'sen Coup de ros. » (*A*, 206), « *Je ne suis pas* l'ambassadeur des clochards, *je ne suis pas* l'admirable hobo, *je suis* Dodo, seulement Dodo, rien que Dodo. » (*Idem*), « *Je suis* Dodo, just a dodo. » (*A*, 244), « *Je ne suis pas* Jézi, *je suis* Dodo, rien que Dodo. » (*A*, 260), « Mon nom est Dodo, seulement Dodo. » (*A*, 292), « *Je suis* Dodo, Dodo Fe'sen, Coup de ros, Lézard, né pour faire rire, pour voyager, pour être l'admirable hobo, et aussi l'enfant de Rani Laros, la chanteuse. » (*A*, 323), « Ici, à la Maison Blanche, pe'sonne ne me connaît, *je suis* vraiment pe'sonne. » (*Idem*), « Il paraît que c'est la maison des indigents et des aliénés, et *je suis*[23] l'un et l'autre. » (*A*, 323).

Le discours de Dominique, écrit à la première personne du singulier, est dominé par le présent dit permanent, fait qui non seulement donne du poids à la charge émotionnelle de l'histoire par le rythme cadencé qu'elle impose, mais aussi ralentit le procès d'acceptation de soi, car le personnage n'arrive ni à rompre avec son passé, ni à se projeter dans un futur quelconque. Le personnage évolue dans un monde où le passé, le présent et le futur se mêlent et se confondent en une journée vécue à l'infini : « Je vis la même journée. […] „C'est que ma journée n'en finit pas, c'est une route sans fin, je ne vois pas la nuit arriver, je ne dors pas, et c'est le matin tout de suite." » (*A*, 62). C'est pourquoi le flux de sa conscience ne s'arrête jamais, en lui rappelant à chaque instant le drame de son existence : « Je ne dors pas. Je ne dors jamais dans le cimetière, je ne peux pas dormir parce que mes paupières ont été mangées par la maladie. C'est pour ça que je suis toujours dans la même journée, du matin au soir et du soir au matin. » (*A*, 128).

Grâce à « la vacuité sémantique du présent de l'indicatif » qui donne naissance à une « pluralité de valeurs temporelles contradictoires » (Riegel *et alii* 2009, 529-530) que Le Clézio choisit habilement, doublée par sa plume facile et son art de raconter parfaitement maîtrisé, l'écrivain rend vraisemblable le discours de Dodo. Le présent remplace le passé, en diminuant non seulement la distance spatiale qui se creuse entre le continent et l'île, mais aussi la distance temporelle entre l'enfance et l'âge adulte, entre lui-même et ses parents morts depuis déjà longtemps. De même, le présent remplace le futur, en gommant les frontières du temps et en prolongeant la durée de l'errance. Par ce faire, il offre l'immortalité à son personnage, car, comme Gabriel Marcel remarque, « [l]'éternité, tout comme l'actualité ou le présent, n'est pas un point temporel, mais la jonction du passé et du futur dans un maintenant absolu. » (Marcel 1997, 209). L'étudiante aux yeux noirs, Aïcha, le sait aussi : « Alors tu es éternel ? » (*A*, 327).

Qui plus est, le temps ouvert, le temps de l'être, qui est pour Marcel plénitude et joie (même si ces états sont temporaires, tout comme la vie itinérante de l'homme), s'oppose au temps clos qu'il nomme aussi temps-gouffre, le temps de l'avoir, représenté par l'expérience de la finitude des actes

[22] France Vachey, « Narration interactive ludique : les jeunes lecteurs se réapproprient la culture populaire sous forme de persona-fictions », *Strenæ*. [En ligne], 2 | 2011. Mis en ligne le 21 juin 2011. Disponible sur : https://journals.openedition.org/strenae/357 . (Consulté le 16 décembre 2018).

[23] C'est nous qui soulignons dans le texte toutes les occurrences du verbe « être », conjugué à la première personne du singulier, indicatif présent.

BDD-A29628 © 2019 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:10:36 UTC)

propres. L'éternité est atteinte par l'intermédiaire du temps ouvert, fruit de la liberté humaine. Cela nous enjoint de nous demander si Dodo ne serait pas un être libre, en fin des comptes. Si le temps ouvert est vécu à travers l'engagement, l'espérance, la foi, la fidélité créatrice et l'amour (Parain-Vial 1997, 189), c'est que Dodo vit aussi ce temps ouvert, le temps de la charité et de l'ascétisme. Et si nous poussons à ses ultimes conséquences la pensée marcellienne, alors, il faudrait assurément imaginer Dodo chanceux[24].

Conclusion

« D'un point de vue symbolique, le voyage, aussi épique soit-il, représente toujours le cheminement intérieur, la quête spirituelle. » Le voyage truffé « d'embûches, de cheminements jalonnés d'épreuves » peut symboliser « l'initiation, qui comporte bien des dangers, mais qui amène l'homme de valeur, le juste, le héros, jusque vers la lumière, la connaissance transcendante et la vérité.[25] » Ce que Dodo acquiert à travers ses voyages, c'est la prise de conscience de l'irréversibilité de sa condition et de son statut, pourtant cela lui apporte la paix dans l'âme, la résignation devant la mort, motif repris tant de fois dans le roman. En outre, il découvre l'amour de charité qui se fonde sur la communication établie grâce à un langage commun, qu'il soit verbal ou non-verbal, sur un sentiment de bienveillance mutuelle qui s'accomplit par la bienfaisance.

Le prénom Dominique vient du latin *dominus* qui signifie « maître ». Les chrétiens l'interprètent plutôt comme « consacré, voué à Dieu ». Et si Jéremie Felsen, son parent, porte à son tour un nom biblique, le nom d'un prophète, et s'ils voyagent les deux, en donnant et en recevant l'amour de charité, c'est que ces deux personnages se complètent et complètent en peignant à deux mains, le tableau des sept actes de miséricorde corporelle. *Alma* est ainsi comparable à la toile de Brueghel Le Jeune, car, si le peintre, avec son art de la perspective bien maîtrisé, oblige le spectateur à parcourir le chemin de la charité du premier plan à l'arrière-plan, en suivant les sept oeuvres de Miséricorde corporelle, Le Clézio n'en fait pas moins. C'est toute la richesse de Brueghel : réussir à actualiser le message du Christ dans notre vie quotidienne. C'est toute la richesse de Le Clézio : aboutir à une oeuvre singulière, troublante, voire cathartique où l'*Agapè* devient l'unique alternative envisageable, qui demande d'accueillir l'Autre, de marcher vers lui en ouvrant grand les bras.

BIBLIOGRAPHY

Textes de référence

Le Clézio, Jean-Marie Gustave. 1973. *Les Géants*. Paris : Gallimard.

Le Clézio, Jean-Marie Gustave. 2006. *Ourania*. Paris : Gallimard.

Le Clézio, Jean-Marie Gustave. 2017. *Alma*. Paris : Gallimard.

Ouvrages critiques

Bopp, Léon. 1967. *L'art de vouloir, d'aimer, de comprendre*. Deuxième édition. Bruxelles/Paris/Amiens : Sodi.

Bréda, François. 2015. *Homo Viator ca paradigmă ontologică în concepția filosofică a lui Gabriel Marcel: drumul dramatic al omului călător în teatrul ființei*, in Mihaly, Vilma Irén, Tapodi, Zsusza (ed.), *Călătorul și călătoria. Studii de contactologie culturală*. Iași : Editura Universității „Alexandru Ioan Cuza", p. 107-114.

D'Aquin, Thomas. 1985 [1485]. *Somme théologique*, tome 3. Paris : Cerf.

Derrida, Jacques. 1999. *Résponsabilité et hospitalité*, in Mohammed Seffahi (coord.), *Manifeste pour l'hospitalité*. Grigny : Éditions Paroles d'Aube, Collection « Paroles d'Aube », p. 111-124.

[24] « Sans doute est-il vrai […] que seuls des êtres entièrement libérés des entraves de la possession sous toutes ses formes sont en mesure de connaître la divine légèreté de la vie en espérance. Mais, autant que nous pouvons en juger, cette libération, cette exemption est appellée à rester le privilège d'un très petit nombre d'élus. Les hommes, dans leur immense majorité, sont voués selon toute apparence à rester engagés dans les inextricables réseaux de l'avoir. » (Marcel 1944, 82).

[25] Corinne Morel, *Dictionnaire des symboles, mythes et croyances*, Paris, L'Archipel, 2004 p. 919.

BDD-A29628 © 2019 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:10:36 UTC)

Dreuille, de Mayeul. 2006. *Préférer l'Amour de Dieu. Avec Saint Benoît*. Paris : Éditions des Béatitudes. Collection « Petits Traités Spirituels », Série I « Spiritualité ».
Gerando De, Joseph-Marie. 1989 [1824]. *Le visiteur du pauvre*. Paris : Jean-Michel Place.
Levinas, Emmanuel. 1991. *Entre nous. Essais sur le penser-à-l'autre*. Paris : Éditions Grasset, Collection « Figures ».
Marcel, Gabriel. 1997. *Le Mystère de l'être*. Paris : Association Présence de Gabriel Marcel.
Marcel, Gabriel, 1944. *Homo Viator*. Paris : Éditions Montaigne.
Jean Molino, Raphaël Lafhail Molino. 2003. *Homo fabulator, théorie et analyse du récit*. Arles: Actes Sud/ Montreal : Leméac.
Parain-Vial, Jeanne. 1997. *Entretiens autour de Gabriel Marcel*. Neuchâtel : Éditions La Baconnière.
Riegel, Martin, Pellat, Jean-Christophe, Rioul, René. 2009 [1994]. *Grammaire méthodique du français*. Paris : Quadrige / PUF.
Schopenhauer, Arthur. 1979 [1840]. *Le fondement de la morale*. Paris : Éditions Montaigne. Traduit de l'allemand par Auguste Burdeau, 1879. Édition numérisée, adaptée et mise en page par Guy Heff pour le site www. Schopenhauer.fr,2013. Disponible sur https://www.schopenhauer.fr/oeuvres/fondement-de-la-morale-ebook.html.
*La Sainte Bible****. 1990. Traduite d'après les textes originaux Hébreu et Grec par Louis Second. Éditions des Sociétés Bibliques. Édition revue avec références. Imprimé par A. Jongbloed, Leeuwarden, Pays Bas.

Dictionnaires

Bonfils, François. 2006. *Dictionnaire des personnages de la Bible*. Paris : Librio, Série « Mémo ».
Morel, Corinne. 2004. *Dictionnaire des symboles, mythes et croyance.* Paris : L'Archipel.

Sitographie

Adler, Laure, « Les paradis perdus de J.-M.G. Le Clézio. » [Émission radio] [En ligne]. Difusée le 18 octobre 2017, France Inter. Disponible sur : https://www.franceinter.fr/emissions/l-heure-bleue/l-heure-bleue-18-decembre-2017. (Consulté le 3 janvier 2018).
Bluteau, Mariel, « „Comment pouvons-nous les renvoyer à la mort?" Le vibrant plaidoyer de Le Clézio pour les migrants. » [Émission radio] [En ligne]. Difusée le 5 octobre 2017, France Inter. Disponible sur : https://www.franceinter.fr/culture/quand-jean-marie-gustave-le-clezio-lit-un-texte-inedit-sur-france-inter. (Consulté le 20 octobre 2018).

Demorand, Nicolas, « Jean-Marie Gustave Le Clézio : „J'ai commencé ce livre il y a 30 ans, en lisant les listes de baptêmes d'esclaves" ». [Émission radio] [En ligne]. Difusée le 5 octobre 2017, France Inter. Disponible sur : https://www.franceinter.fr/emissions/l-invite-de-8h20/l-invite-de-8h20-05-octobre-2017. (Consulté le 7 décembre 2017).

Ézine, Jean Louis, « Les mille et une île de Le Clézio ». [En ligne]. Mis en ligne le 9 octobre 2008, Bibliobs.
Disponible sur: https://bibliobs.nouvelobs.com/romans/20081009.BIB2168/les-mille-et-une-iles-de-le-clezio.html . (Consulté le 17 mai 2018).

Le Clézio, Jean-Marie Gustave, « Dans la forêt des paradoxes », Discours de l'auteur à l'occasion de la cérémonie de remise du Prix Nobel de Littérature 2008. [En ligne]. Mis en ligne le 7 décembre 2018.
Disponible sur : https://www.nobelprize.org/prizes/literature/2008/clezio/25795-jean-marie-gustave-le-clezio-conference-nobel/. (Consulté le 14 octobre 2018).

Vachey, France, « Narration interactive ludique : les jeunes lecteurs se réapproprient la culture populaire sous forme de persona-fictions », *Strenæ* [En ligne], 2 | 2011. Mis en ligne le 21 juin

BDD-A29628 © 2019 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:10:36 UTC)

2011. Disponible sur : https://journals.openedition.org/strenae/357 . (Consulté le 16 décembre 2018).

BDD-A29628 © 2019 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:10:36 UTC)